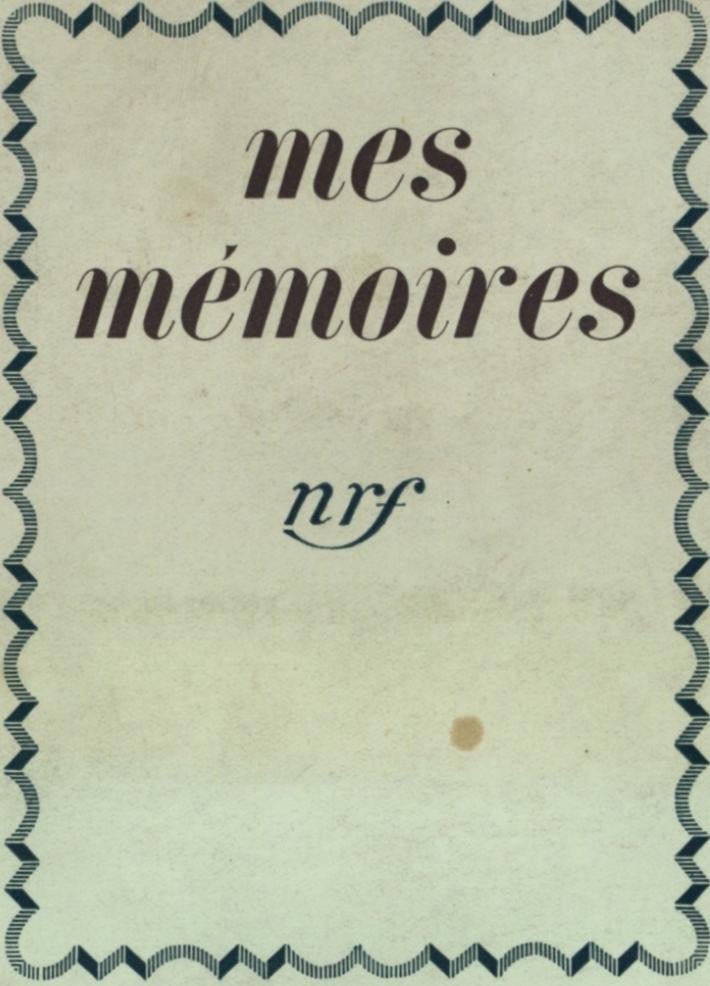


Lucie Delarue-Mardrus



*mes
mémoires*

nrf

Gallimard







DES ILOTS DANS L'OCÉAN.

Quand la vie qu'on a vécue n'a pas été quelconque, un moment vient où, malgré soi, pour ainsi dire, on se voit forcé d'écrire ses mémoires.

Ce moment arrive pour moi juste comme j'ai l'impression de commencer le tome troisième et dernier de mon existence. Car l'âge que j'ai, nonobstant des dehors assez jeunes, me place entre peu d'avenir et beaucoup de passé.

Mon intention n'est pas de raconter par le menu. Ce que je veux, c'est, dans un océan d'oubli, laisser émerger quelques îlots, c'est grouper cet archipel de souvenirs afin d'établir ma vérité, c'est rester, une fois disparue, non pas entière, mais essentielle.

Il serait aussi ridicule que déloyal de vouloir retoucher ces portraits successifs. Je n'embellirai rien. Le tout est d'essayer, avec l'aide des mots, ces traitres, d'exprimer ce qui sera parfois inexprimable.

Des faits ? Des dates ? Plutôt des chocs, des charmes. En un mot, des battements de cœur.

Les distances étant gardées entre une sainte et une profane, ces souvenirs pourraient, comme le livre de la petite sœur Thérèse de Lisieux, s'intituler, somme toute, Histoire d'une Ame.

Novembre 1936,
Paris.

PREMIÈRE PARTIE

I

Dans une pénombre (évidemment de jour tombant) la chambre, même avec ses angles résorbés, reste un décor de tous les jours. Mais il y est des cauchemars sans définition.

N'était la chaleur de maman qui me tient contre elle, quelle détresse!

Je ne la vois pas. Je la sens seulement. Elle chante. J'ai su depuis que c'était soit *Le Roi Louys*, soit *Gai Rossignol*, soit *Le premier jour de mai*, son seul répertoire quand elle endormait ses filles en bas-âge.

Je suis la dernière des six, et c'est dans la chambre où je suis née, à Honfleur, que se place ce tout premier souvenir.

Une sorte d'ennui plein de délices me fait déjà naufrager dans le sommeil. Pourquoi, sans précédent et qui ne se renouvellera jamais plus, cet instant me restera-t-il pour toujours, alors que je n'ai pas deux ans ?

Un précipité s'est produit, inexplicable. Mélancolie, poésie, douleur originelle, tout ce que je vais porter en moi pour la vie s'est ramassé pendant cette minute berceuse. La magie flottante de la chambre crépusculaire, la voix de ma mère, l'angoisse silencieuse qui me blottit contre elle, cet ensemble va désormais figurer dans les arrière-fonds de mon être, inconsciemment, chaque fois que je serai frôlée par l'ineffable, chaque fois qu'il m'arrivera de croire en Dieu.

Quand ma mère, pendant la guerre, se mourut devant moi, seule avec moi, je retrouvai, plénière, cette atmosphère initiale. Je crus enfin comprendre qu'il y avait eu déjà son agonie future dans le petit chant qu'elle me chantait en 1875. Si proche encore de l'avant-naissance, avais-je été mystérieusement avertie ? Un jour très lointain les rôles seraient renversés, elle s'endormant, moi la berçant.

La période *bébé* de mon existence, d'ailleurs, me laisse le sentiment d'avoir respiré dans un obscur et constant prodige. Tout s'y balançait ainsi : passé millénaire, avenir sans fin. Ce n'est qu'en grandissant que je pris conscience d'un temps exactement mesuré de la naissance à la mort. Avec la chute des dents de lait l'éternité disparut de mon être, et le temporel commença.

Chambre hantée, petite chanson désolante, berceement des bras maternels, je revivrai cette heure, même (surtout, peut-être), quand le moment sera venu, fatal, de prendre mon souffle pour le dernier soupir.

*
**

Un jour...

L'éclair qui cravache le ciel n'est pas plus fugitif que cette seconde qui s'est photographiée en moi :

Sur la route ensoleillée (celle de Honfleur à Trouville), je suis dans ma voiture d'enfant, poussée par Armande, la cuisinière qui me vit naître et, comme elle me le répéta si souvent « me reçut dans son tablier ».

Une vague sensation que mes cinq sœurs trottaient autour de ma voiture, que le bruit de l'estuaire est proche, que le ciel et la verdure ne font qu'un dans des yeux d'enfant allongée...

L'instant est passé. Rien avant, rien après.

*
**

Autre souvenir-éclair.

Je suis couchée dans un lit d'enfant, car je vois les rideaux refermés, cocon blanc traversé de lumière. Ils s'écartent. Les chapeaux de feutre (genre Jean-Bart) de mes sœurs entourent ce réveil. On va sortir. Des bras me ramassent dans le nid, me soulèvent... Et tout s'arrête là.

*
**

La maison, le jardin, ma famille, les bonnes et la gouvernante anglaise forment un ensemble confus mais compact en dehors duquel il y a le grand inconnu. Figure centrale : maman, indispensable et naturelle comme la respiration.

Avec les autres poussins, je suis pelotonnée sous la poule. Jamais un vestige d'imagination ne se forme pour concevoir un autre milieu que cet intérieur auquel je suis incorporée comme les cellules à notre corps. Tout ce qui constitue *moi* ne se sépare pas du bloc.

Et pourtant, murée dans une imperméabilité complète, l'idée (peut-on parler d'idée quand il s'agit d'un être de trois ans), l'idée de communiquer à quelqu'un mes impressions, joies, chagrins, peurs, ne me viendrait jamais.

Il m'est bien difficile, à présent, de traduire ce que je sentais alors et qui dura si longtemps en moi soumission absolue aux décisions

supérieures, sentiment de ne rien savoir, de ne rien comprendre, de n'être rien. Mais ce perpétuel passage d'ondes, ce va-et-vient de mystères, ombres et lueurs alternées se manifestant à travers mon être, — et l'angoisse, l'angoisse, l'angoisse !

Une humilité pleine de peur me place d'avance, et sans aucune révolte, au dernier rang, quoi qu'il arrive. Parallèlement, la poltronerie la plus grelottante me laisse paralysée devant le couloir noir, le coin de jardin, la porte entr'ouverte. Il y a partout de l'insolite, de l'occulte. Une inquiétude éternelle, une tristesse à jamais sont au fond de tout cela.

Enfant soignée, aimée, vivant dans le confort et la paix, j'ai été pourtant cette petite créature transie. Si le destin m'avait fait naître dans un milieu misérable ou brutal, que serais-je devenue avec cette première nature ? Car je l'ai modifiée depuis, afin de pouvoir vivre comme les autres. Cependant je n'ai jamais pu parvenir jusqu'à la vanité, manque capital dont j'ai souffert et souffre encore, la vanité, lumière indispensable qui n'aura, pour moi, jamais éclairé les coins noirs.



Je suis sur le bras de ma mère. La merveille vient, par mes yeux, d'entrer jusqu'au fond de mon commencement d'âme.

Ce sont, posés (je ne l'ai su que plus tard) sur une cheminée qui s'abolit, deux chiens de faïence anglaise, blancs et noirs, symétriques, identiques.

Je les possède à présent chez moi, car j'ai pu, vers l'âge de vingt-sept ans, les acheter à leur propriétaire (une ancienne bonne déjà quand j'avais trois ans).

Chez cette ancienne bonne, maman venait de m'emmener, et sans doute avais-je, à la manière des marmots, manifesté mon admiration sans bornes, puisqu'elle me prenait ainsi sur son bras pour me permettre de voir de plus près les deux chiens fascinants.



Tableau parfaitement net dans ma mémoire :

Seule au milieu du cabinet de toilette d'en haut, maniant maladroitement une brosse à dents, je m'absorbe, pris dans le bas de l'armoire, à barbouiller les souliers de mes sœurs avec de la pâte dentifrice rose. Je sens encore l'odeur. J'ai sous les doigts le grain des souliers, surtout les propres miens, restés à mes pieds, et qui sont carrés du bout, et tout blancs.



Promenade au jardin derrière mes cinq sœurs. Nous montons au belvédère. Le belvédère est un monticule orné d'une tonnelle d'où l'on peut voir les passants.

Mes sœurs ont dit que c'était la côte de Grâce et que nous allions à la chapelle. Cette fiction une fois établie, tout le monde y croit.

Tout en les suivant, je grignote un biscuit sec en forme de petite couronne. J'ai toujours son goût poivré sur le bout de la langue. Il y a du miracle dans l'air, on ne sait quoi qui nous attend au haut de la montée.

J'ai revu bien des fois ce « belvédère » toujours existant. En une enjambée d'adulte on y parvient, entre deux rangs de fusains. Cependant la montée me semblait difficile et lente, et recouverte d'une végétation impénétrable. Mes sœurs étaient déjà là-haut. Je m'arrêtai une seconde, mordis dans mon biscuit résistant, et tout était beau, bon, souriant, comme ce qu'on imagine du paradis.



...Je vois le haut de ma robe, qui est ouverte en carré. Assise à l'angle du mur de la cuisine, face au jardin, je m'écoute crier et pleurer. Rien ne m'a peinée ou effrayée. Ce sont de ces manifestations sans sincérité pour lesquelles certains petits sont fessés.

Sans doute, pour faire taire l'insupportable mioche, une bonne a dû trouver ce stratagème. Je vois, dépassant lentement le mur, se balancer au-dessus de moi, démesuré, le balai coiffé d'un chiffon jaune qui me fait taire à l'instant — bien qu'ayant compris tout de suite qu'il ne s'agissait pas de surnaturel, mais pas si sûre que ça, tout de même, que ce n'est pas du surnaturel.



Je ne puis communiquer à personne l'importance de ces riens, une importance qui, dans mon souvenir, les a laissés palpitants, actuels.

C'est par eux que j'ai pu souvent réussir, dans mes livres, à comprendre l'incohérent drame enfantin. Ils me sont plus proches, ces riens saugrenus, que bien des événements brillants ou tragiques de ma vie d'adulte. Et c'est parce qu'ils sont enveloppés de cette féerie intérieure qui rendit visionnaires mes toutes premières années.

Des rêves immenses les accompagnaient, ces pauvres riens, mais tellement informes qu'aucune comparaison n'en donnerait l'idée. Je

vivais hallucinée et muette avec ces rêves, leur grouillement de chi-mères mal éclairées, leurs caves de ténèbres, leur rayonnante lumière concentrée très haut dans l'inaccessible. Ma petite enfance, royaume perdu, fut un monde de légendes sans commencement ni fin, une intime apocalypse.

**

Mes sœurs jouaient à Dieu sait quoi. Moi, je figurais sans doute une poupée. On m'avait enfoncée dans une boîte dont l'aspect et la matière m'échappent, mais dans laquelle je me sentais très à l'étroit. C'était rond, en tout cas, à la manière d'un carton à chapeau. Pas de couvercle. Ma tête dépassait. J'étais entièrement enveloppée de papier.

Tout à coup des mains, celles de mes sœurs, me tirèrent de là. Le papier patiemment développé, je revis le jour, le jardin, mes sœurs. Le papillon qui sort de la chrysalide doit ressentir ce que je ressentis. Je naissais. Et, pour naître, *je sortais d'un monde de siècles.*

C'est avec des mots d'aujourd'hui, moi qui ne parlais encore qu'à peine, qu'il me faut raconter ce passé perdu dans les gouffres de l'enfance. Mais je puis déterminer aujourd'hui, lucide, maîtresse de mon vocabulaire que, chaque fois que l'appel mystique dirige mon instinct de l'au-delà vers la croyance, quand je hurle à l'immortalité, le bonheur entrevu s'associe au jardin de mes trois ans, à la boîte, au papier développé.

Rien que de vouloir l'écrire diminue l'indicible ou même le tue. Ce papier d'où l'on me tirait, voilà, si l'autre monde existe, ce que je sentirai pour la seconde fois, quand je quitterai la terre pour aller ailleurs.

**

Dans le jardin, il y avait des zones bien différentes les unes des autres : un coin ombragé que je revois sitôt qu'on me parle préhistoire, âge des cavernes; le quartier du chenil où mon père enfermait ses chiens de chasse; la pelouse, immensité qu'il fallait traverser pour arriver jusqu'à la serre, château de verre plein de tiédeur dont la porte était gardée par un anis qui me semblait un arbre; le petit banc dans sa charmille; la partie potagère où poussaient des poiriers; l'autre pelouse, plus proche de la maison, et la muraille qui longeait cette pelouse, fermant un côté du jardin, muraille cachée par des mûriers dont on cueillait les feuilles pour les vers à soie de mes sœurs. Près de là, le belvédère; puis la porte charretière et sa petite barrière grise, plus pratique pour la circulation que les grands vantaux de bois.

En face de la maison s'élevait une construction en bois où l'on montait par un escalier extérieur et qu'on appelait « le bureau ».

Ce jardin de Honfleur ne subsiste qu'en partie, des bâtiments ayant remplacé son quartier le plus ombragé. Il n'en est pas moins vrai que cette pelouse, par exemple, qui me semblait infinie, n'est qu'un bout de gazon bien vite parcouru.

La taille d'un petit enfant ne dépasse guère la hauteur d'une ombelle dans l'herbe, et tout ce qu'il voit grandit en raison inverse de sa petitesse. C'est pourquoi le champ de vision des petits est beaucoup plus rétréci qu'on ne croit. De même que le jardin, la maison me semblait si vaste que mon regard n'était jamais monté jusqu'au toit. Par certaines fenêtres de cette maison, on aperçoit l'estuaire au loin. Je ne l'ai jamais su quand je l'habitais. Je l'ai quittée à six ans. C'est donc qu'à un âge si tendre on ne voit pas encore les horizons.



La chambre où maman m'endormait (et qui était la sienne), celle-là je la vois. Mon lit et celui de la cinquième fille y étaient placés. Mon père avait, lui, sa chambre un peu plus loin, domaine où nous ne pénétrions presque jamais.

De mon lit je voyais la commode entre deux fenêtres. Au-dessus de cette commode, une grande glace ovale au lourd cadre doré chargé d'ornements se peuplait pour moi, quand la veilleuse nocturne était allumée, d'une création obscure et remuante que, les yeux levés avec anxiété, je regardais vivre entre le plancher et le plafond. Nul poème d'Egar Poe ne sera plus troublant que ce que je croyais voir dans cette glace dont le reflet de cristal ajoutait des fantômes à ceux que forgeait la veilleuse jouant avec les ombres. Pelotonnée, je guettais souvent fort longtemps avant de m'endormir. Cette glace formait pour moi le centre de la chambre, son point le plus palpitant, le plus inquiétant. Pour le reste, je me rends compte que le meuble était d'acajou, le style Louis-Philippe.

Je vois aussi l'escalier, le vestibule sombre, le petit passage qui menait de la salle à manger à la cuisine, cette cuisine dans tous ses détails, et la buanderie, et le hangar donnant sur le jardin. C'est seulement par pans apparus et disparus que survit dans ma mémoire la suite des autres pièces. Le grenier, également, y est assez bien conservé.

Le jardin, c'était le royaume diurne. La maison, je ne sais pourquoi, c'est plutôt de nuit que je la vois.

Ce jardin, seules quelques pages de Francis Jammes me l'ont recons-

titué verbalement comme je ne saurais le faire moi-même. Certaines naïves images coloriées de l'époque 1830 m'en rendent aussi l'atmosphère.

En y songeant il est assez rare que je m'y revoie seule, ce qui n'a rien d'étonnant puisque j'avais cinq sœurs aînées dont la plus grande n'était encore qu'une fillette.

Bien des souvenirs que j'ai de ce jardin sont mêlés à des épouvantes. Mes sœurs me saisissaient par la main, et tout le monde courait d'une seule traite jusqu'au bout de la grande pelouse. On m'asseyait dans l'herbe, et je commençais à cueillir des pâquerettes. Alors toute la bande fuyait soudain en désordre avec ce cri terrifiant : « Gros Ver ! Voilà Gros Ver ! »

Ce qu'était Gros Ver, je ne l'ai jamais su, mes sœurs non plus. C'était un monstre né de leur imagination collective et dont peut-être elles avaient un peu peur aussi, bien que l'ayant inventé.

En y pensant de sang-froid, je me rends compte. Les enfants sont certainement des demi-fous. Leurs fantasmagories tiennent des rêves qu'on fait en dormant : commencements sans fin, velléités non suivies, embryons avortés. Gros Ver ne prenait vie et consistance qu'au moment de faire peur à la plus petite.

Au cri de mes sœurs et les voyant ainsi se sauver en débâdade, je restais pétrifiée dans l'herbe, la bouche ouverte sur le mutisme de l'horreur. Comment se terminait l'effrayante aventure, je ne le sais plus.

Quelquefois, passant du côté du hangar, à deux pas de la cuisine, je faisais un bond nerveux suivi de battements de cœur précipités. Une de mes sœurs, cachée dans le fourré, venait de surgir en criant encore « Gros Ver ! » Mais la maison était à portée, et je pouvais m'y réfugier à l'instant.

A la maison, il y avait trois protections suprêmes. Avant tout maman, être invulnérable, tout puissant et bon ; ensuite Armande, la cuisinière, avec sa figure simiesque et son fort accent normand ; enfin l'Anglaise, pas toujours la même au cours de ma longue enfance, mais qui, durant la période dont je parle, fut miss Suzannah Corner, patience, dévouement, poésie.

Arrivée chez nous dix-huit mois après ma naissance et succédant à une miss Edith (qui faillit me tuer en me laissant tomber de ses bras dans l'escalier, chute dont je me souviens et dont on peut déceler la marque sur l'un de mes sourcils), je dois à miss Corner d'avoir parlé l'anglais mieux que le français jusqu'environ cinq ans, — l'anglais que je n'ai jamais délaissé depuis, seconde langue qui m'a valu tant de joies.

A elle je dois aussi d'avoir été nourrie de *Nursery Rhymes* et de légendes britanniques délicieusement puérides, domaine des fées dont je fus et resterai, pour le reste de ma vie, ineffaçablement influencée.

Ma sœur Georgina (depuis sœur de Saint Vincent de Paul) et moi, nées à deux ans de distance, et qu'on appelait « les petites », étions l'objet des soins particuliers de miss Corner. Je me souviens de rubans bleus et roses qu'elle nous mettait dans les cheveux, des couronnes de fleurs des champs qu'elle nous enseignait à tresser, surtout des charmantes choses dont elle nous remplissait la tête.

J'ai déjà décalqué bien des images de cette enfance qui fut la mienne et celle de mes sœurs, dans *Le Roman de six petites filles*. C'est de par la ferme volonté de notre mère que nous eûmes, étant petites, cette poétique éducation anglaise dont les traces sont restées indélébiles aussi bien chez mes sœurs qu'en moi-même. De cela, du soin qu'elle prit aussi de nous faire enseigner la musique (je ne me souviens pas avoir appris mes notes et crois être née avec le solfège en moi) je garde à la mémoire de ma mère une reconnaissance qui ne mourra qu'avec moi, de même que je remercie celle de mon père de nous avoir toujours voulues dans de grands et beaux espaces et ne jouant jamais qu'entre nous.



Ici se place (j'ai quatre ans), un phénomène qu'on peut juger invraisemblable, mais qu'il me faut bien fixer puisqu'il eut lieu — et ne fut pas le seul.

Je traversais, dans le clair-obscur, ce passage qui séparait la cuisine de la salle à manger. J'allais vite en sautant d'un pied sur l'autre, venant de quitter Armande pour aller retrouver maman.

Arrêt brusque. Coup, non pas dans le cœur, mais dans l'âme, et en plein. Quoi ?

Le temps de compter un, deux, trois, une fresque gigantesque et confuse me montre un rassemblement de casques ailés sur un fond de glace et de neige, des filles aux longs cheveux blonds ou roux portant des couronnes d'or sur la tête, des maisons de bois, tout un paysage d'hiver, et je sens se concentrer en moi la totalité d'un monde où des chants et des poèmes se mêlent aux reflets lisses et à l'odeur huilée des phoques qui nagent çà et là.

Pas d'étonnement, nulle frayeur. J'ai repris, indifférente, ma course vers la salle à manger, sans même l'envie de parler à quiconque de ce qui vient de m'arriver. Du reste de quels mots me serais-je servie pour en parler ?

Ce ne fut qu'à l'âge de trente ans, consultant livres et documents pour écrire ma pièce *Thorborge, reine de Mer*, que je reconnus, et avec quel frisson, ce rêve d'une seconde rêvé lors de ma quatrième année, entre la cuisine et la salle à manger de ma maison natale.

Pourquoi dans ce couloir ? Pourquoi moi ? Pourquoi à quatre ans ?

Et pourquoi ce mystère gardé pour moi ? Le plus étrange est qu'il me semblait tout naturel d'avoir reçu pareille décharge, et tout naturel de n'en rien dire.

**

J'essaie de suivre à peu près le fil (ou le film) des événements marquants de ma petite enfance tels qu'ils se sont déroulés pour moi.

Un matin, mon père part pour Paris. Sa voiture l'attend à la porte charretière. Les enfants, la maman, l'Anglaise, tout le monde est là, le regardant partir avec des sourires. Je suis appuyée contre la borne (toujours existante) qui marque la porte dans la rue. « Viens-tu avec moi ? » me demande mon père.

Un tremblement qui va des pieds à la tête m'a saisie. D'abord parce que c'est moi qu'il choisit alors qu'il y a mes sœurs et que je n'ai droit à rien; ensuite parce que ce voyage, qui m'éblouit, m'épouvante en même temps un peu.

Je n'ai pas eu le loisir de répondre. Mon père, oubliant ce qu'il vient de dire, est monté dans la voiture, le cocher a touché son cheval, et la voiture est partie. Quelle stupéfaction ! Le bonheur est né et mort dans le même instant. Et personne ne me console ?

On ne s'est même pas aperçu de la tragédie.

**

Deux autres tragédies.

Celles-là m'ont éclairée sur maint problème enfantin. Je les ai racontées quelques fois parce qu'elles gardent la netteté d'une démonstration.

Mes sœurs, qu'on menait en pension dans la journée, n'étaient pas là. Seule au jardin, pas trop loin de la maison, il arrive que je cueille une petite branche à un arbre (qui sait lequel ?) et que, dans mes mains, l'écorce de cette branche glisse, obéissante. Je continue à décortiquer, surprise; et voici : de l'écorce retombée sort une baguette lisse et blanche — de l'ivoire.

Un émerveillement sans nom m'a saisie. Haletante de bonheur je

cours à la maison, me rue dans la chambre où ma mère et miss Corner cousaient, et pouvant à peine parler :

— It is me who have done it !

Elles n'ont même pas levé la tête. L'Anglaise, avec sa voix de tous les jours, corrige ma phrase défectueuse.

— I did it !... fait-elle.

Pétrifiée, je me tais. Cette leçon de grammaire quand j'apportais la baguette des fées !

Maman suspend un instant sa couture.

— Dis : « I did it ! »

Pas un mot.

Le ton s'impatiente :

— Veux-tu dire « I did it » ?

La tête basse, ayant fait une chute vertigineuse, je continue à ne pas desserrer les lèvres.

— Veux-tu le dire ?...

Incompréhensible entêtement des enfants ! Secouée au bras, je me crispe dans mon silence. Bientôt maman et l'Anglaise se sont levées. La petite branche miraculeuse pend, désenchantée, dans ma main tremblante.

Ce fut la seule fois que ma mère me fouetta.



J'étais une enfant délicate de santé, de ces petites filles maigrichonnes aux yeux trop grands dites difficiles à élever. Souvent enrhumée, très sensible des bronches et des poumons, il m'arrivait assez fréquemment d'être gardée au lit, et, même quand je me portais bien, je me souviens des grandes cuillerées de jus de viande que ma mère versait dans ma bouche tendue, à table, les jours de gigot ou de bœuf rôti. Grand honneur pour moi qui, seule, étais soumise à ce régime.

Était-ce une bronchite ? Je devais avoir de la fièvre. Agitée dans le petit lit, cette après-midi là, je ne parvenais pas à dormir comme il l'eût fallu.

Maman et miss Corner essayaient de me convaincre.

— Dors, ma Lulu !

— Do sleep, darling !

Enfin maman prononça :

— Si tu dors, quand tu te réveilleras, tu trouveras une poupée au pied de ton lit. Comment la veux-tu ?

Je la vis immédiatement, cette poupée. Elle était grande, souple —

et, si j'y pense, l'image même des poupées dites d'ornement qu'on fabrique de nos jours pour les grandes personnes.

Cependant de tels jouets n'existaient pas à cette époque.

Je m'endors, roulée dans la joie qui se prépare pendant mon sommeil. (Comme j'ai pitié, maintenant, du battement de cœur des enfants !) Et voici le réveil.

Au pied du lit, le carton féérique attend. Que Suzannah Corner avait donc dû courir pour arriver plus vite au bazar ! Les mains frémissantes se tendent. Le carton s'ouvre. Il contient une de ces poupées qu'on faisait alors, corps en peau d'un rouge écarlate, tête de carton ou de bois durement peinte, cheveux d'étoupe noire horriblement crépés.

Pour la stupéfaction des deux femmes souriantes penchées sur ce réveil et sur cette joie, j'éclate en sanglots spasmodiques. Toutes les déceptions de mon existence n'auront pas approché celle-là. Sans pouvoir rien expliquer je continuais à pleurer à chaudes larmes. Pas une parole, pas une révolte. L'acceptation infiniment douloureuse, peut-être la prescience que, la vie, c'était comme ça...

Jamais ma mère et l'Anglaise ne comprirent. On ne connaît pas toujours les raisons des enfants.

**

Mes sœurs m'inspiraient une grande admiration en même temps qu'une grande crainte. Cinq fois écrasée par leur aïnesse, je me sentais, entre leurs mains, le jouet vivant qu'on se dispute avec maintes tendres bousculades.

Elles avaient sur moi tous les droits. Eperdue de douceur et d'obéissance, enfant craintive et silencieuse, je me laissais incorporer sans y comprendre grand'chose à leurs jeux toujours bouillonnants d'imagination ; car, nées des mêmes éléments que moi, elles aussi pourraient raconter leur féerie intérieure quand elles étaient petites, et j'ai su plus tard quels événements inoubliables avaient également frappé leur enfance.

L'aînée, Alice (toujours de ce monde), aurait fait par la suite un peintre remarquable si, mariée et mère, son existence ne s'était orientée autrement. La seconde, Marguerite, savante de la famille, devait devenir la veuve jeune encore qui s'épuise à élever trois garçons (dont deux sont morts à la guerre) et qui finit par mourir elle-même de tous les coups assésés par un malheureux destin. La troisième, Suzanne, également mariée et mère, née poète, mais qui ne s'est pas exprimée, se découvrit sur le tard une vocation de paysagiste,

talent spontanément mûri. La quatrième, Charlotte, mariée à un artiste connu, sans enfants, est un peintre professionnel depuis sa jeunesse, et un fort bon peintre. La cinquième, Georgina, mystique, exaltée, poète aussi, douée étrangement pour la sculpture (et qui ne s'en aperçut qu'au couvent), est morte sous la cornette ailée des Filles de la Charité, après plus de trente ans de modeste dévouement près de ses malades de l'hôpital Mustapha d'Alger, dont des lépreux.

Et toutes bonnes dessinatrices, excellentes musiciennes.

Quelle bande originale cela devait faire, ces six petites filles bien douées ! « Et comme elles étaient toutes jolies !... », disaient les bonnes gens de Honfleur qui nous y avaient connues.

Ils gardaient aussi le souvenir ébloui de la beauté de notre père, lequel, en effet, avait le masque des classiques grecs, les plus beaux yeux noirs du monde et l'allure d'un grand seigneur. Et la musique de sa voix était connue au Palais.

Quant à maman, toujours rougissante, avec ses immenses yeux pers à variations, toute menue, jolie et ne l'ayant jamais su, possédant une voix magnifique dont elle se servit seulement pour nous bercer, sa bonté pour le pauvre monde était proverbiale. A la maison, son abnégation de mère passionnée s'alliait à une réserve qui touchait à la froideur. Elle ne pouvait souffrir qu'on l'embrassât, par exemple, même nous. Jusqu'à sa mort, pourtant, elle ne vécut que pour ses enfants et petits-enfants, tellement enfant elle-même sans qu'elle s'en doutât, et d'une génération si candide, que ses six filles, en vieillissant, finissaient presque par la considérer comme une sorte de petite sœur.

Elle était Parisienne pur sang, issue d'une famille où les artistes dominaient. Petite-fille et fille des graveurs Jazet, le célèbre Debucourt figurait dans son ascendance. Un de ses ancêtres fut dessinateur des jardins de Charles X.

Quant à mon père, Normand d'ancienne souche, il nous apportait des atavismes étrangement divers : gens de robe, gros fermiers, aristocrates ; et des artistes, lui aussi. Son propre père, avocat, a laissé un recueil de poèmes, les *Chansons de Frère Jacques*, qui sont du style de Béranger, et que les Normands aimèrent. Sa mère, élève de Redouté, peignait comme Redouté lui-même, et, jusqu'à quatre-vingts ans, âge de sa mort, ne cessa pas de dessiner et colorier des fleurs. Un des grands-pères de mon père fut conservateur du musée de Rouen. Un Auguste Lireux (Lireux était le nom de fille de sa mère) fut l'intime de Théophile Gautier et de Gavarni. Directeur de l'Odéon, fondateur du journal politique *L'Indiscret*, c'était, de plus, un bohème à la Mürger qui, pendant les grandes dèches, invitait à dîner ses amis et

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

(EXTRAIT DU CATALOGUE)

**MÉMOIRES, SOUVENIRS,
CORRESPONDANCES**

RAYMONDE ALLAIN	
Histoire vraie d'un Prix de Beauté..	10 »
EVE CURIE	
Madame Curie..	25 »
ANNA GRIGORIEVNA DOSTOIEVSKAIA	
Dostoïevski (<i>traduit du russe par André Beucler</i>) précédé de Dostoïevski et le Parricide par Sigmund Freud (Collection "LES CONTEMPORAINS VUS DE PRÈS")	18 »
ISADORA DUNCAN	
Ma Vie (<i>traduit de l'anglais par Jean Allary</i>)..	24 »
AMELIA EARHART	
Plaisirs des Ailes (<i>traduit de l'anglais par R. Brua</i>)..	12 »
Dernier Vol (<i>traduit de l'anglais</i>) (<i>en prépar.</i>)	
MARTHE DE FELS	
U. S. A. (Collection "CARNETS DE VOYAGE")	10 »
VERA FIGNER	
Mémoires d'une Révolutionnaire (<i>traduit du russe par Victor Serge</i>). (Coll. "LES CONTEMPORAINS VUS DE PRÈS")	15 »
EVE LAVALLIÈRE	
Ma Conversion. (<i>Introduction et commentaires de Per Skansen, préface de Francis de Croisset</i>)..	18 »
LUCIE DELARUE-MARDRUS	
Mes Mémoires	28 »
MAY REEVES	
Charlie Chaplin intime. (<i>Souvenirs recueillis et traduits par Claire Goll</i>)..	12 »
M. SAINT-CLAIR	
H. y a Quarante Ans (<i>nouvelle édition</i>)..	13.50
EUGÉNIE SCHUMANN	
Robert Schumann (<i>traduit de l'allemand par Louise Servicen</i>)..	20 »
MADAME DE SÉVIGNÉ	
Lettres Choiesies. (Coll. "GÉNIE DE LA FRANCE") 2 vol. Ch. vol.	6 »
GERTRUDE STEIN	
Autobiographie d'Alice Toklas (<i>traduit de l'anglais par Ber- nard Fay</i>)..	15 »
* * *	
*** Journal d'une Infirmière sur le Front russe (<i>traduit de l'anglais par Adrienne Ségur et Jean Sidney</i>)..	15 »
Journal psychanalytique d'une petite Fille (<i>adapté de l'allemand par Clara Malraux</i>)..	12 »